

Les modernes et les autres

Michel Onfray



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/372>

DOI : [10.4000/corpsetculture.372](https://doi.org/10.4000/corpsetculture.372)

ISSN : 1777-5337

Éditeur

Association Corps et Culture

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

ISSN : 1268-5631

Référence électronique

Michel Onfray, « Les modernes et les autres », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 2 | 1997, mis en ligne le 03 mai 2007, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/372> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corpsetculture.372>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© tous droits réservés

Les modernes et les autres

Michel Onfray

- 1 Ecrire, et peut-être plus encore publier, suppose toujours un geste qui s'apparente à l'envoi d'une bouteille à la mer. Une dizaine de livres en librairie, c'est un nombre incalculable de signes en retour qui tous ou presque signalent des parasites, des interférences, des troubles entre l'émission et la réception. L'inévitable cohorte des critiques officiels qui s'évertuent à lire en sollicitant ce qu'il y a de moins reluisant en eux, du ressentiment au règlement de compte en passant par l'inculture ou l'obéissance aux impératifs idéologiques du moment ; l'impéritie des lecteurs qui se voudraient aussi gros que le boeuf et cherchent dans les livres ce qui n'y est pas parce qu'ils pratiquent avec talent la projection et désespèrent que l'auteur n'ait pas écrit le livre qu'ils auraient voulu écrire — et qu'ils sont toujours d'ailleurs plus ou moins en train d'écrire ; les universitaires pointant à longueur de pages le petits bois avec lequel ils allumeront le bûcher de leurs autodafés ; le feuilletant, genre à part, qui picore, virevolte, papillonne, zappe en quelque sorte, et trahit tout ce qui mérite un peu de temps, de patience et de méthode pour forcer un peu le monde et la construction que proposent les livres parution après parution ; les distraits qui prêtent à l'un de mes ouvrages la parentèle avec un autre, signé par un compagnon de route du christianisme ; les snobs qui lisent ce qui ne se lit pas et évitent ce dont on parle. Et tant d'autres.
- 2 Pour trouver un lecteur ami, critique, mais ami, il faut aller ailleurs, loin. Plus particulièrement du côté des hommes et des femmes qui travaillent dans le réel et que la philosophie intéresse comme un souffle, un paraclét païen et vigoureux. Je songe à tous ceux qui philosophent comme on pratique l'exogamie : en cherchant et trouvant pour un mariage des partenaires en dehors de sa discipline. Les philosophes, pour la plupart, exercent dans le registre endogamique, incestueux pour être plus précis : ils écrivent par les philosophes, pour eux, dans l'optique d'être lus, jugés et admis par leurs pairs. Ghetto pour leur usage, et rien d'autre. A mes yeux, cette philosophie ne mérite pas une heure de peine.
- 3 J'aime la compagnie des cuisiniers et des chorégraphes, des artistes peintres et des plasticiens, des compositeurs et des interprètes, des musiciens et des viticulteurs, à

chaque fois des personnes qui m'en apprennent plus sur le monde que n'importe quel philosophe sorbonagre. A charge pour moi de faire le trajet qui mène du monde, de la vie quotidienne, de la pratique à la théorie, à la forme, au concept, à la vision du monde cohérente.

- 4 Au banquet des lecteurs qu'on souhaite, celui des passeurs, il me faut aujourd'hui ajouter une catégorie dont j'ignorais l'amitié : celle des sportifs. Et qui plus est des sportifs qui pensent, une engeance qu'on a toujours tendance à croire oxymorique dans le monde des amateurs de seules bibliothèques. Pourtant, la conversation avec mes collègues d'EPS, au lycée où j'enseigne, m'a depuis longtemps convaincu qu'on ne pratique plus aujourd'hui comme au temps de l'institution scolaire carcérale de mon enfance et de mon adolescence.
- 5 Finis les profs d'EPS qui sont anciens de la guerre d'Algérie, mixte d'aumôniers et de lutteurs préhistoriques, hommes ou femmes de Cro-Magnon décérébrés, tous ceux dont l'abondance musculaire se paierait de défaillance en matière grise. Il faut maintenant compter avec des collègues parmi les plus cohérents dans leur approche des élèves, car ils les voient dans l'intégralité de leur corps, donc de leur âme, là où les autres, le professeur de philosophie plus qu'un autre, les considèrent sinon comme des têtes, du moins comme des troncs. Là où est le corps entier, non châtré, non idéalisé, non aseptisé, non métamorphosé en concept, est ce que Nietzsche appelait la Grande Raison. Je me réjouis donc que Jacques Gleyse se fasse le passeur entre ce monde et le mien .
- 6 Pour autant, et parce qu'on ne saurait se contenter de célébrations mutuelles et de symétriques promotions, il me faut dire deux mots sur l'hypothèse de Jacques Gleyse : ma vision du monde comme possible « avatar de la fin de la modernité ou d'une hypermodernité triomphante ». D'abord, j'avoue ne pas avoir une conscience très claire de ce qu'est ou de ce que serait la fin de la modernité. Ni même de ce qui se cacherait derrière cette seule modernité. Qu'elle soit finie, peut-être, mais qu'a-t-elle été ? Sinon une notion facile, un peu fourre tout depuis qu'on en doit la paternité à Baudelaire. Qu'est-ce qui est moderne ? Que serait le statut d'un contemporain d'après la modernité ? Pire, quid de l'hypermodernité ?
- 7 Ensuite, je ne communique pas, pour ma part, dans le joujou néo-hégélien des fins : fins de l'histoire, de l'art, de la philosophie, de l'homme, quand ces fins sont proclamées dans des discours historiques, artistiques, esthétiques, philosophiques, humains qui en prouvent la vitalité de fait. Comment, pourquoi et selon quelles raisons nier le mouvement quand on marche ? A moins qu'on ait envie de paradoxe, de rhétorique, de jeux de l'esprit. Fin de la modernité ? Non. Plus que jamais elle est à redéfinir parce que plastique, dynamique et mobile, en relation avec l'histoire qui la rend possible.
- 8 J'appelle moderne — et je n'appelle rien hypermoderne — ce qui se soucie de demain pour informer aujourd'hui. En revanche, je nomme classique, ou réactionnaire, comme on voudra, une pensée qui dit aujourd'hui en fonction d'hier. Modernes, ces derniers temps, Deleuze et Guattari, Annie Le Brun et Raoul Vaneigem ; classiques, sinon réactionnaires, tous les compagnons de route du christianisme, on les reconnaîtra car ils clament un souci triste et grave pour l'humanisme de la religion, les grandes vertus et la défaite de la pensée.
- 9 Est moderne ce qui permet, et de tout temps, la lutte contre les vertus qui rapetissent, les vertueux qui haïssent le corps autant qu'ils vénèrent l'ascétisme sous toutes ses formes, les vendeurs d'arrière mondes, les idéalistes, spiritualistes et autres

promoteurs de tempérance, de juste milieu, de consensus. Les modernes célèbrent le corps et travaillent contre les bourgeois, qui sont les acteurs essentiels du monde marchand. Ils célèbrent les désirs et les plaisirs réconciliés, ils aiment la chair et la volupté, les passions et l'incandescence. En un mot, ils vouent un culte à la vie. Les autres, à la mort. Ce en quoi ils sont les parfaits auxiliaires des religions. Modernes, l'athée revendiqué, le matérialiste radical, l'hédoniste convaincu, et tous ceux qui font du corps « la Grande Raison ». D'Aristippe de Cyrène à aujourd'hui, les modernes ont été présents de tous temps, les réactionnaires, les classiques, pareillement. Le combat continue, permettez que nous soyons quelques uns et que je sois des vôtres...